

Le sens d'une logique du sens

Deleuze, Frege et le rendez-vous manqué

Juan Luis Gastaldi

Non pas qu'un livre soit nécessairement dépassé; mais, même s'il reste présent, c'est un présent «déplacé». Un lecteur bienveillant est nécessaire pour lui rendre son actualité et lui donner un prolongement.

Gilles Deleuze, «Note pour l'édition italienne de *Logique du sens*»

L'énonciation du projet d'une logique du sens est étonnamment précocité dans l'œuvre de Gilles Deleuze. En 1954, alors qu'il n'a pas encore trente ans, Deleuze publie dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* un compte rendu du livre de Jean Hyppolite, *Logique et existence*, portant essentiellement sur la *Science de la Logique* de Hegel. Dans ces quelques pages du jeune Deleuze, dont le laconisme est seul comparable à la densité, on peut lire :

L'Être, selon M. Hyppolite, n'est pas l'essence, mais le sens. Dire que ce monde-ci suffit n'est pas seulement dire qu'il nous suffit, mais qu'il se suffit à soi, et qu'il renvoie à l'être non pas comme à l'essence au-delà de l'apparence, non pas comme à un second monde qui serait l'Intelligible, mais comme au sens de ce monde-ci. [...] Qu'il n'y ait pas de second monde est ainsi, selon M. Hyppolite, la grande proposition de la Logique hégélienne, parce qu'elle est en même temps la raison de transformer la métaphysique en logique, et en logique du sens.¹

1 DELEUZE, Gilles, «Jean Hyppolite, *Logique et existence*», in *L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, p. 20.

On n'insistera jamais assez sur l'importance de ce court texte pour la compréhension de la philosophie deleuzienne. Le passage évoqué concentre l'essentiel de la reconstitution que Deleuze réalise de la thèse d'Hyppolite à propos de la Logique hégélienne. Interpelée par le problème des déterminations d'un savoir absolu, capable à la fois de comprendre le savoir empirique et de s'en démarquer, la philosophie doit être ontologie et non pas anthropologie. Mais une ontologie de l'essence creuserait l'écart entre l'être et la pensée que le savoir absolu avait pour tâche d'abolir. Aussi la philosophie devra-t-elle envisager l'être, non pas en tant qu'essence, mais en tant que sens. Ce qui voudra dire avant tout que l'être aura à se concevoir, non pas comme identité, mais comme différence, et que l'ontologie de cette différence fera de la philosophie une logique. Les conditions du savoir philosophique, caractérisé comme logique du sens², se trouvent dès lors déterminées: «Mon discours est logiquement ou proprement philosophique [...] *quand je dis le sens de ce que je dis*, et quand ainsi l'Être se dit.»³

Si Deleuze reconnaît l'intérêt et la puissance de la thèse d'Hyppolite, au point d'y adhérer de façon plus ou moins explicite⁴, il s'autorise pourtant à signaler une difficulté face à laquelle «la conclusion de M. Hyppolite reste ouverte»⁵. Énoncé sur le même ton laconique qui ponctue l'ensemble du texte, le sens de l'objection deleuzienne demeure extrêmement sibyllin: étant donné la distinction sévère entre Phénoménologie et Logique⁶ impliquée par la thèse d'Hyppolite, si le rapport entre ontologie et homme empirique semble par là parfaitement résolu, le rapport entre ontologie et homme historique devient pourtant problématique. Le rapport entre la logique et l'histoire reste donc indéterminé, dans la mesure où il y a dans l'historique *quelque chose qui ne se réduit pas à la factualité*⁷. De ce quelque

2 L'expression «logique du sens» retenue par Deleuze apparaît à trois reprises dans le texte d'Hyppolite (voir HYPPOLITE, Jean, *Logique et existence*, Paris, PUF, 1991, p. 75, 221 et 228), identifiée à chaque fois à l'expression hégélienne «logique du concept», qu'Hyppolite semble pourtant préférer.

3 DELEUZE, «Jean Hyppolite, Logique et existence», *op. cit.*, p. 21 (nous soulignons).

4 *Ibid.*, p. 22: «Que la philosophie, si elle a une signification, ne puisse être qu'une ontologie et une ontologie du sens, on le reconnaîtra à la suite de M. Hyppolite.»

5 *Ibid.*

6 Avec majuscules, sous-entendu: la *Phénoménologie de l'esprit* et la *Science de la Logique* de Hegel.

7 DELEUZE, «Jean Hyppolite, Logique et existence», *op. cit.*, p. 22: «l'Absolu comme sens est devenir; et sans doute n'est-ce pas un devenir historique, mais quel est le rapport du devenir de la Logique avec l'histoire, historique désignant ici tout autre chose que le simple caractère d'un fait?»

chose, Deleuze n'en dit pas plus. Cependant, il parvient à signaler ce qui pour lui pourrait être à la base d'une telle difficulté. Dans l'exigence devant laquelle se trouve la philosophie de concevoir l'être comme différence, la philosophie hégélienne entend qu'une identification de l'être et de la différence ne peut avoir lieu qu'à condition de concevoir la différence sous sa forme la plus absolue, c'est-à-dire, *sous la forme de la contradiction*. Induisant la mise en question d'une telle thèse, le compte rendu de Deleuze se clôt sur une poignée de lignes qui pourraient être vues comme prémonitoires, si elles n'étaient pas tout simplement pragmatiques :

Après le livre si riche de M. Hyppolite, on pourrait se demander ceci : ne peut-on faire une *ontologie de la différence* qui n'aurait pas à aller jusqu'à la contradiction, parce que la contradiction serait moins que la différence et non plus ? La contradiction n'est-elle pas seulement l'aspect phénoménal et anthropologique de la différence ? [...] la même question pourrait se poser autrement : est-ce la même chose de dire que l'Être s'exprime et qu'il se contredit ? S'il est vrai que la deuxième et la troisième partie du livre de M. Hyppolite fondent une théorie de la contradiction dans l'Être, où la contradiction même est l'absolu de la différence, en revanche dans la première partie (théorie du langage) et dans tout le livre (allusions à l'oubli, à la réminiscence, au sens perdu), M. Hyppolite ne fonde-t-il pas une *théorie de l'expression* où la différence est l'expression même, et la contradiction, son aspect seulement phénoménal ?⁸

La triple tâche de la philosophie deleuzienne est désormais définie : il s'agira de développer une *ontologie de la pure différence*, capable de fonder une *théorie de l'expression*, sur laquelle construire une *logique du sens* qui viendrait remplir le projet que la modernité philosophique a substitué à celui de la métaphysique. On ne s'étonnera pas si une quinzaine d'années plus tard Deleuze publie successivement *Différence et répétition*, *Spinoza et le problème de l'expression* et *Logique du sens*, réalisant de manière respective cette triple tâche. Arrivés au bout d'un long parcours ne se réduisant pas à l'histoire de la philosophie, où Deleuze a laborieusement recueilli des déterminations pour les formules ouvertes qui captureraient ses intuitions initiales, ces trois ouvrages constituent une sorte de trilogie philosophique, comme un prisme où le même faisceau de questions est à chaque fois recapturé depuis l'une de ses multiples faces réfléchissant le tout. Si bien

8 *Ibid.*, p. 23 (nous soulignons).

qu'une grande partie des thèmes touchant de manière essentielle au projet d'une logique du sens se trouve déjà annoncée dans les textes qui précèdent la parution de la trilogie, et directement traitée et élaborée dans *Différence et répétition* et *Spinoza et le problème de l'expression*. Pourtant, ce n'est que dans *Logique du sens* que ces thèmes se trouvent articulés autour du problème qui les investit d'un sens proprement logique.

Si dans les pages autour de *Logique et existence* le contexte d'émergence du problème d'une logique du sens était celui des grands projets philosophiques de l'idéalisme allemand⁹, les noms de Kant et de Hegel n'apparaîtront que très tardivement dans le développement du problème dont l'ouvrage de 1969 est le nom. Cette apparition tardive n'est pas insignifiante pour autant; elle semble vouloir rappeler que les nouvelles déterminations à partir desquelles se laisse poser la question d'une logique du sens répondent au même problème qui avait présidé à son émergence¹⁰. Mais quelles sont ces nouvelles déterminations et à quel contexte correspondent-elles ?

Deleuze semble proposer un assemblage audacieux: Lewis Carroll et les Stoïciens. Les apports respectifs sont annoncés dès l'avant-propos, et spécifiés aussitôt dans la première et la deuxième série. Lewis Carroll est convoqué par son exploration des paradoxes du sens suivant «un formalisme logique et linguistique exemplaire»¹¹; les Stoïciens, par leur capacité d'établir, à partir de cet aspect paradoxal du sens, une distribution nouvelle du territoire de la métaphysique capable de mettre en question l'organisation classique (platonicienne et aristotélicienne). Mais si Lewis Carroll et les Stoïciens sont bien les personnages du roman philosophique que *Logique du sens* pourrait être, ils ne sont pas pour autant les protagonistes du traité logique et ontologique qu'il est. Et cela parce que ce que ces personnages

9 Bien que le texte porte plus ou moins directement sur Hegel, Deleuze s'y efforce à plusieurs reprises de présenter Kant comme «le grand agent de la substitution» du sens à l'essence (*ibid.*, p. 20).

10 Par exemple, dans la vingt-quatrième série, Deleuze reprend la formule de l'un des indices énoncés vers la fin de l'article de 1954: «Ce n'est pas la différence qui doit "aller jusqu'à" la contradiction, comme le pense Hegel dans son vœu d'exaucer le négatif, c'est la contradiction qui doit révéler la nature de sa différence en suivant la distance qui lui correspond» (*Logique du sens*, p. 202). Et dans l'une de ses annexes on peut lire: «La double récusation des essences et des apparences remonte à Hegel, et, mieux encore, à Kant» (*ibid.*, p. 292).

11 *Ibid.*, p. 7.

éventuellement apportent, c'est plus des outils pour faire face à un problème, que la délimitation méticuleuse et effective du problème devant lequel ces instruments pourraient servir comme tels. C'est pourquoi *Logique du sens* ne commence véritablement qu'à partir de la troisième série, intitulée « de la proposition », qui dispose le territoire où le problème d'une logique du sens sera posé. Ce territoire est celui des différentes dimensions susceptibles d'être distinguées à l'intérieur de la proposition: la *désignation*, comme dimension de référentialité pure, renvoyant aux choses et états des choses; la *manifestation*, comme dimension éminemment subjective, renvoyant aux désirs et croyances; la *signification*, comme dimension d'articulation et d'implication conceptuelles, renvoyant à des concepts universels ou généraux. Ainsi, de toute proposition, on dira qu'elle désigne des choses ou des états de choses par référence, qu'elle manifeste des désirs et des croyances subjectives, qu'elle signifie des concepts au moyen d'articulations et d'implications. Disons-le tout de suite: le problème d'une logique du sens – c'est-à-dire, du sens dans la logique – sera alors posé comme celui de la nécessité et de la possibilité de dégager une quatrième dimension de la proposition, irréductible aux trois autres, mais exigée par elles. La logique du sens reconnaîtra donc sa tâche première dans l'établissement des ressorts fondamentaux selon lesquels, en plus de désigner des choses, de manifester des désirs et de signifier des concepts, une proposition *exprime* des *sens* d'une façon à la fois originale, déterminée et ouverte¹².

Ainsi défini, le sens d'une logique du sens est entièrement tributaire de la triple distinction de dimensions de la proposition, puisque la nature de son objet (le sens) sera déterminée en fonction de ces dimensions et de leurs opérations respectives et réciproques¹³. L'œuvre de Lewis Carroll

- 12 *Ibid.*, p. 27: « La question de savoir si nous devons nous contenter de ces trois dimensions, ou s'il faut en adjoindre *une quatrième qui serait le sens*, est une question économique ou stratégique. » Et en peu plus bas: « La question est la suivante: y a-t-il quelque chose, *aliquid*, qui ne se confond ni avec la proposition ou les termes de la proposition, ni avec l'objet ou l'état de choses qu'elle désigne, ni avec le vécu, la représentation ou l'activité mentale de celui qui s'exprime dans la proposition, ni avec les concepts ou même les essences signifiées? Le sens, l'exprimé de la proposition, serait donc irréductible, et aux états de choses individuels, et aux images particulières, et aux croyances personnelles, et aux concepts universels et généraux. [...] Mais faut-il reconnaître une telle instance en supplément – ou bien devons-nous nous débrouiller avec ce que nous avons déjà, la désignation, la manifestation et la signification? » (*ibid.*, p. 31).
- 13 *Ibid.*, p. 31: « [...] *en fait* on ne peut l'inférer [*le sens*] qu'indirectement, à partir du cercle où nous entraînent les dimensions ordinaires de la proposition. »

n'est, dans ce cadre, qu'un mode de présentation du paradoxe comme instrument privilégié d'analyse formelle, tout comme la philosophie stoïcienne devient l'occasion pour réfléchir à la métaphysique ou l'ontologie¹⁴ des propriétés qu'une telle analyse pourrait mettre en lumière¹⁵. Mais quel est donc ce cadre dont la logique du sens, loin du contexte de l'idéalisme allemand où elle est née comme problème, tire maintenant son sens ? Au début de la troisième série, Deleuze, fidèle à son austérité habituelle concernant les sources, se limite à dire que « beaucoup d'auteurs s'accordent pour reconnaître trois rapports distincts dans la proposition »¹⁶. Bien qu'aucune autre référence ne soit donnée à cet égard, il semble certain, comme il a été souvent signalé, que Deleuze emprunte cette triple distinction à Husserl, et notamment à la première de ses *Recherches logiques*. Dans ce texte capital, Husserl établit une distinction entre différentes fonctions du signe, à savoir la fonction indicative (*Funktion des Anzeigens*), dont la désignation (*das Bezeichnen*) n'est qu'une forme particulière, la fonction de signification (*Bedeutungsfunktion*), et la fonction de manifestation (*kundgebende Funktion*)¹⁷. Les références ultérieures à Husserl dans la troisième série de *Logique du sens* semblent confirmer cette filiation¹⁸. L'appel à Husserl semble si éloquent que Deleuze arrive même à se demander si la phénoménologie ne serait pas elle-même « cette science rigoureuse des effets de surface », cherchée sous le nom de logique du sens¹⁹.

Toutefois, il est douteux que Deleuze veuille placer le problème d'une logique du sens sous le signe de la phénoménologie husserlienne. Et de fait, la question concernant la capacité de la phénoménologie à se constituer en logique du sens trouvera une réponse négative dans la suite de

14 Nous sommes tentés de dire « la sémantique », si ce n'était pas précisément le sens même de la sémantique qui était ici en jeu.

15 Il n'est pas juste donc d'attribuer à Deleuze, comme on l'a fait parfois avec mépris, la volonté de renouveler la logique contemporaine à l'aide des formulations des Stoïciens et de Lewis Carroll.

16 *Logique du sens*, p. 22.

17 Voir HUSSERL, Edmund, *Recherches logiques*, II, trad. de Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, 1991, première recherche (« expression et signification »), spécialement le premier chapitre (« Les distinctions essentielles »).

18 Par exemple, lorsque Deleuze évoque le « noème perceptif » ou « sens de perception » comme corrélat d'une dimension supplémentaire de la proposition, que Husserl nommerait « expression » (*Logique du sens*, p. 32).

19 *Ibid.*, p. 32-33.

l'ouvrage²⁰. Nous devons alors comprendre que, tout comme les œuvres de Lewis Carroll et des Stoïciens n'étaient que des façons de présenter des outils logiques et ontologiques, les formulations de Husserl ne sont qu'une manière de présenter un problème dont elles n'arrivent pas tout à fait à être une solution. Toute la question est alors de savoir pourquoi une telle distinction de fonctions ou de dimensions du signe devient nécessaire au moment où Husserl écrit, et en quoi cela constitue un moyen renouvelé d'approcher une logique dont le sens était initialement déterminé dans le contexte de la philosophie idéaliste allemande. C'est d'ailleurs dans la réponse à cette question que se joue le sens *logique* d'une logique du sens. Car elle pointe précisément vers le moment où la logique, guidée par le problème des fondements des mathématiques, acquiert définitivement ses titres de contemporanéité.

De ce moment, Gottlob Frege est le nom propre par excellence. En effet, il semble aujourd'hui généralement accepté que, par l'invention de la fonction propositionnelle, le renouvellement de la théorie de la quantification, la présentation du premier véritable système formel pour la logique (l'Idéographie), et la définition de la notion de nombre naturel en termes strictement logiques, l'œuvre de Frege sanctionne le commencement d'une période du savoir logique dont nous ne sommes sans doute pas entièrement sortis. Or c'est précisément dans le cadre de ces développements techniques de la pensée logique que se fera sentir pour la première fois le besoin d'effectuer des distinctions internes au signe. La célèbre distinction frégréenne entre sens (*Sinn*) et référence (*Bedeutung*²¹) en est le résultat le plus remarquable. Si bien que, si l'on considère en même temps la représentation (*Vorstellung*), en tant qu'image subjective associée également au signe, que Frege distingue à la fois du sens et de la référence pour la maintenir à l'écart du territoire propre de la logique, on aura ainsi les trois dimensions qui, sous l'apparence des recherches husserliennes²², ouvrent enfin le champ problématique de *Logique du sens*.

20 *Ibid.*, séries 14, 15 et 16, où la phénoménologie husserlienne est accusée de rater les exigences génétiques d'une logique du sens à cause de son attachement au « bon sens » et au « sens commun », ainsi qu'à un *Ego* transcendantal.

21 Le concept frégréen de *Bedeutung* a été traduit en français alternativement par « dénotation », « référence » ou « signification », la traduction canonique étant celle de « dénotation », due à Claude Imbert. Aux seules fins de cohérence interne de ces pages, nous préférons celle de « référence ».

22 Cela ne veut pas dire que Husserl reprend directement les termes de Frege, qu'il refuse explicitement, bien que ce refus semble porter plus sur le choix des mots que sur leurs contenus. Voir HUSSERL, *Recherches logiques*, *op. cit.*, p. 63.

Plusieurs indices semblent confirmer l'origine frégréenne du cadre dans lequel Deleuze choisit de déployer les enjeux d'une logique du sens. Le premier concerne le caractère propositionnel des dimensions en question. Pour Husserl, indication, manifestation et signification étaient des fonctions du signe en général. Pour Frege, en revanche, l'articulation propositionnelle l'emporte dans la réflexion logique, même s'il décide de présenter le sens et la référence comme associés à tout signe, conçu d'abord sous la forme du nom propre. La décision de Deleuze de présenter l'expression du sens, ainsi que le reste des dimensions, comme relevant directement de la proposition le rapproche donc de la spécificité des formulations frégréennes, malgré l'acception nettement plus large de la proposition que le philosophe français met en jeu²³. Plus ouvertement, ensuite, lorsque Deleuze associe la notion de sens à celle husserlienne de noème, il n'hésite pas cependant à l'illustrer au moyen de l'exemple exhibant les deux sens de la planète Venus: étoile du soir, étoile du matin²⁴, exemple aussi marqué du nom de Frege que la distinction même entre sens et référence. On pourrait en même temps compter parmi ces indices le fait que, malgré le caractère ternaire des rapports dans la proposition, l'essentiel du caractère problématique de la logique du sens se joue dans la dualité signification-désignation, c'est-à-dire dans les termes correspondant à la distinction fondamentale sens-référence. Enfin, plus profondément et plus explicitement encore, ce qui pour Deleuze empêchera la clôture des trois dimensions de la proposition, ouvrant ainsi sur la nécessité d'une logique du sens, tout comme ce qui donnera à cette nouvelle logique l'essentiel de ses déterminations, sera un ensemble de paradoxes dérivés d'un certain fonctionnement antinomique que Deleuze appelle «paradoxe de la régression indéfinie» ou encore «paradoxe de Frege»²⁵.

En se laissant poser de façon subtile dans le cadre des formulations frégréennes, le projet deleuzien d'une logique du sens communique de manière immédiate avec les grands projets de formalisation logique qui se sont constitués au seuil de notre contemporanéité. Moins pour se substituer à eux que pour les interroger au niveau de leurs implications philosophiques. En effet, comme la reprise postérieure des thèmes kantien et hégélien le rappelle, l'intérêt d'une logique du sens pour Deleuze

23 Témoignée, par exemple, par le fait que Deleuze considère la démonstration non seulement dans son sens syllogistique, mais aussi physique ou moral. Voir *Logique du sens*, p. 24-25.

24 *Ibid.*, p. 32.

25 *Ibid.*, p. 41-44 et 50-51.

depuis sa première formulation, n'a jamais cessé d'être philosophique. Mais cette interpellation philosophique des projets formels contemporains n'a rien de forcé ou d'arbitraire. Non seulement parce que ces projets sont devenus l'occasion et le fondement du développement de l'une des traditions philosophiques contemporaines majeures, à savoir la philosophie dite analytique ou anglo-saxonne. Mais, plus profondément, parce que ces projets de formalisation de la logique, et celui de Frege tout particulièrement, sont héritiers, d'une manière médiata mais précise, des mêmes enjeux philosophiques au moyen desquels les préoccupations du jeune Deleuze se sont laissées formuler.

Il ne saurait être question ici de rendre compte des multiples filiations que la tradition logiciste maintient avec la philosophie idéaliste allemande²⁶. Qu'il suffise de dire que, si la philosophie hégélienne et même kantienne opèrent le déplacement d'une ontologie de l'essence vers une logique du sens (comme le soutient Deleuze à l'occasion de sa lecture d'Hyppolite), ce serait moins par la mise en avant philosophique de la notion de sens (*Sinn*) que de celle de contenu (*Inhalt*). Si bien que les logiques appelées à se substituer à la métaphysique (logique «transcendantale» ou «spéculative», selon le cas) seront définies de manière essentielle par leur capacité à rendre compte du contenu (en opposition à la logique ordinaire, «générale» ou «d'entendement», purement formelle). Cette opposition entre une *logique formelle* et une *logique du contenu* articulera le débat logique post-hégélien dans lequel l'œuvre de Frege prendra naissance²⁷. Influencé par la pensée d'Adolf Trendelenburg²⁸, Frege en héritera une certaine conception du contenu, qu'il opposera aux logiques «abstraites», et qu'il ne manquera pas de renouveler par un traitement

26 On pourra consulter, par exemple, l'introduction de REDDING, Paul, *Analytic Philosophy and the Return of Hegelian Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

27 Sur cette opposition et le débat logique post-hégélien connu sous le nom de «la question logique», voir par exemple PECKHAUS, Volker, «Language and Logic in German Post-Hegelian Philosophy», *The Baltic International Yearbook of Cognition, Logic and Communication*, n° 4, août 2009, p. 1-17, et «19th Century Logic between Philosophy and Mathematics», *The Bulletin of Symbolic Logic*, décembre 1999, p. 433-450, ainsi que VILKKO, Risto, «The Logic Question During the First Half of the Nineteenth Century», in HAAPARANTA, Leila, (éd.), *The Development of Modern Logic*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 203-221.

28 Sur la relation de Frege avec l'œuvre de Trendelenburg, voir SLUGA, Hans D., *Gottlob Frege, The arguments of the philosophers*, Londres, Routledge, 1980, spécialement p. 48-52.

formel qui déplacera radicalement l'axe du débat. De ce traitement formel naîtra pour Frege la nécessité de transformer la notion de *contenu* en *sens*, non moins qu'en *référence*²⁹, selon une distinction des dimensions de la proposition qui constitue tout ce dont Deleuze a besoin pour déclencher la construction du problème du sens dans la logique.

Il convient donc de s'arrêter un moment sur les raisons de cette transformation. Voici la définition donnée par Frege du contenu conceptuel dans la *Begriffsschrift*:

[...] les contenus de deux jugements peuvent différer de deux manières: selon la première, les conclusions qui peuvent être tirées à partir de l'un d'eux en relation avec d'autres déterminés découlent toujours du second en relation avec ces mêmes autres jugements; selon la deuxième, ceci n'est pas le cas. Les deux propositions: «les Grecs ont vaincu les Perses à Platée» et «les Perses ont été vaincus par les Grecs à Platée» diffèrent suivant la première manière. Or, bien que l'on puisse reconnaître une petite différence de sens, la similarité l'emporte. J'appelle alors *contenu conceptuel*, cette partie du contenu qui est *la même* dans les deux.³⁰

Le contenu conceptuel est donc, tel que Frege le définit, ce qu'ont en commun des expressions ou signes lorsqu'elles ne diffèrent pas quant aux conclusions que l'on peut tirer d'elles. Dans ce cas, on pourra dire que ces expressions renvoient à (désignent, signifient, expriment... le problème ne se pose justement pas encore) un même contenu. De la même manière, on pourra dire que les expressions «1 + 3», «2 + 2» et encore «4» renvoient à un même contenu, en l'occurrence le nombre quatre, puisque partout où l'une de ces expressions apparaît, elle peut être remplacée par l'autre, sans conséquence pour les conclusions en jeu. Or, dans un système formel construit sur la base de ces notions, une difficulté apparaît au niveau du signe d'identité. En effet, qu'est-ce qu'une identité du type «1 + 3 = 2 + 2» énonce? Étant donné que les expressions renvoient à leurs contenus,

29 Sur cette division de la notion de contenu en sens et référence dans l'œuvre de Frege, voir par exemple KREMER, Michael, «Sense and Reference: the Origins and Developpement of the Distinction», in POTTER, Michael et RICKETTS, Tom (éds), *The Cambridge Companion to Frege*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 220-292, et BEANEY, Michael, *Frege. Making Sense*, London, Duckworth, 1996, p. 151-155.

30 FREGE, Gottlob, *Idéographie*, trad. de Corine Besson, Paris, Vrin, 1999, p. 16-17.

une telle identité établirait que les contenus des deux expressions sont identiques. Dans ce sens, une identité du type $a=b$ ne différerait en rien de celle du type $a=a$. Pourtant, on sent bien qu'il ne s'agit pas de la même chose: la première de ces identités apporte une connaissance qui est totalement absente dans la seconde. La solution donnée par Frege à l'époque de la *Begriffsschrift* consiste à dire que, bien que les signes renvoient à leurs contenus, en certaines occasions (notamment lorsqu'ils sont liés par le signe d'identité), ils renvoient soudainement à eux-mêmes. Ainsi, le signe d'identité ne porte pas sur les contenus des expressions, mais sur les expressions ou signes mêmes, pour dire que ces expressions ne sont que deux noms pour un même contenu. Or, comme Frege le remarquera plus tard, les noms par lesquels on désigne des contenus étant arbitraires, l'identité ne peut porter directement sur les signes sans perdre toute sa véritable valeur cognitive quant au contenu³¹. Pour que l'expression d'une identité garde sa prise sur le contenu, sans sacrifier la différence entre les propositions du type $a=a$ et $a=b$, il faut que la différence des signes corresponde à «une différence dans la manière dont l'objet désigné [*das Bezeichnete*] est donné»³². C'est alors que la notion de contenu laisse la place à celles de sens et de référence. La distinction est suggérée dans l'article de 1891 «Fonction et concept», où Frege affirme³³:

En disant «l'étoile du soir est une planète dont le temps de révolution est inférieur à celui de la terre», on exprime une autre pensée que celle exprimée dans la proposition «l'étoile du matin est une planète dont le temps de révolution est inférieur à celui de la terre». [...] La référence des deux propositions doit cependant être la même, car seuls ont changé les mots «étoile du soir» et «étoile du matin», mots qui ont la même référence, qui sont noms propres du même corps céleste. Il faut distinguer le sens de la référence. «2^{*}» et «4·4» ont bien la même référence mais n'ont pas le même sens, ils sont des noms propres du même nombre mais n'ont pas le même sens.³⁴

- 31 Un autre problème, mentionné par Michael Kremer («Sense and Reference: the Origins and Development of the Distinction», *op. cit.*, p. 239), semble plus délicat dans le contexte d'un système formel: l'ambiguïté des signes a et b dans le contexte d'une expression comme « $(a=b) \rightarrow (Fa \rightarrow Fb)$ », a et b renvoyant, dans le même contexte, tantôt à eux-mêmes, tantôt à leurs contenus.
- 32 FREGE, Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 103.
- 33 Pour garder la lisibilité, nous avons remplacé toutes les occurrences du mot «dénotation» par le mot «référence».
- 34 FREGE, *Écrits logiques et philosophiques*, *op. cit.*, p. 89.

Mais le traitement approfondi de cette distinction a lieu, comme on le sait, dans le fameux article «Sens et référence», de la même époque, dont il convient de citer certains passages pour en rappeler la proximité par rapport aux problématiques deleuziennes :

[...] il est naturel d'associer à un signe (nom, groupe de mots, caractères), outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa référence, ce que je voudrais appeler le sens du signe, où est contenu le mode de donation de l'objet. [...] La référence d'«étoile du soir» et d'«étoile du matin» serait la même, mais leur sens serait différent.³⁵

Le lien régulier entre le signe, son sens, et sa référence, est tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une référence déterminée tandis qu'une seule référence (un seul objet) est susceptible de plus d'un signe.³⁶

La référence d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la représentation que nous y joignons est entièrement subjective ; entre les deux gît le sens, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même.³⁷

Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression), exprime son sens, dénote [*bedeutet*] ou désigne sa référence. Avec le signe, on exprime le sens du nom propre et on en désigne la référence.³⁸

De manière que, un ensemble de signes étant donné, on verra se disposer, d'une part, un ensemble de sens déterminés correspondant à ces signes, et d'autre part, un ensemble de références déterminées, correspondant à ces sens. Les signes correspondant à une même référence pouvant être multiples, et ne renvoyant à leur référence que par l'intermédiaire de leurs sens respectifs, la dimension du sens devient le lieu où cette multiplicité se structure et se résout. En effet, c'est sur les éléments de cette dimension que porte le rapport d'identité selon lequel la pluralité sémiotique se résout en unité référentielle. Les exigences scientifiques, telles que Frege les conçoit, veulent que cette résolution s'accomplisse de telle sorte que deux références distinctes ne soient jamais désignées par le même signe,

35 *Ibid.*, p. 103.

36 *Ibid.*, p. 104.

37 *Ibid.*, p. 106.

38 *Ibid.*, p. 107.

et qu'aucun signe sans référence n'ait droit de cité dans le discours de la science. La relation d'identité est dès lors censée «quotienter» l'ensemble de sens afin d'assurer une sorte de bijection entre signes et références.

C'est à partir de cette distribution conceptuelle établie par Frege pour l'organisation du territoire où asseoir les instruments formels de sa logique que les aspects logiques du projet deleuzien d'une logique du sens prennent toute leur intelligibilité et signification. De fait, ce que Deleuze avait appelé «logique du sens» dans *Spinoza et le problème de l'expression*, c'était précisément ce redoublement des expressions en sens exprimés et objets désignés, ainsi que les conséquences qui en découlent³⁹. Mais c'est aussi cette distribution qu'une logique du sens aura pour tâche de problématiser, dans son fonctionnement et ses effets, dans leurs implications philosophiques non moins que dans leurs choix techniques.

De cette distribution, nous devons nous contenter ici d'avoir tracé les lignes principales, en laissant de côté toute technicité. Cela suffit pourtant pour présenter les traits fondamentaux de la critique deleuzienne. Car il se trouve que cette répartition de signes, sens et références peut être subvertie de deux manières au moins. D'une part, il peut arriver que dans certains contextes un signe ne tienne pas lieu de sa référence, mais de son sens. Il s'agit typiquement pour Frege des expressions en style indirect, du type «Copernic croyait que les orbites des planètes étaient des cercles». En effet, l'expression subordonnée «les orbites des planètes étaient des cercles» ne renvoie pas, dans cette phrase, à sa référence (la circularité des orbites), mais à son sens, comme à ce que Copernic croyait. Mais dès lors, le sens d'une expression ou d'un signe peut être lui-même pris comme référence, et une identité dangereuse risque ainsi de s'établir entre les deux dimensions du signe. Frege résout cette situation au moyen d'une distinction entre référence habituelle et référence indirecte :

Pour parler bref, nous dirons qu'au style *indirect*, les mots sont employés *indirectement* ou encore que leur référence est *indirecte*. Nous distinguons dès lors la référence *habituelle* d'un mot de sa référence *indirecte*, et son sens *habituel* de son sens *indirect*. La référence indirecte d'un mot est son sens habituel.⁴⁰

39 *Spinoza et le problème de l'expression*, p. 92. L'expression «logique du sens» apparaît dans la table de matières renvoyant à ces pages.

40 FREGE, *Écrits logiques et philosophiques*, op. cit., p. 105.

Si bien que le sens d'une expression seul peut apparaître comme référence dans un contexte indirect, c'est-à-dire à condition qu'il soit la référence d'une autre expression, qui dit alors le sens de la première. Par ce moyen, Frege réussit à éviter les conséquences fâcheuses qui pourraient dériver pour la logique du fait qu'une expression prenne son propre sens comme référence. Il n'y réussit pourtant qu'en ouvrant la possibilité d'une régression indéfinie qui n'est pas moins fâcheuse, car, comme le montre Carnap, la nouvelle expression, qui renvoie au sens de la première comme à sa propre référence, a bien elle aussi un sens, qui pourra à son tour être pris comme la référence d'une autre, à l'infini⁴¹.

Mais d'autre part, un problème plus grave surgit concernant la situation inverse. Car par la façon dont cette distribution fonctionne au niveau de ses instruments formels, Frege ne peut pas empêcher qu'une expression prenne, non plus son sens comme référence, mais sa référence pour la détermination de son sens. Cette situation d'autoréférence, connue comme imprédictivité, ouvre la possibilité de l'existence de sens parfaitement déterminés pour lesquels aucune référence n'est formellement assignable avec cohérence. Le paradoxe de Russell en est sans doute l'exemple le plus célèbre. On présente un signe «*w*», dont on définit le sens comme la non-autoappartenance (*w* est l'ensemble des ensembles qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes). Dès lors, lorsque l'on applique ce sens que *w* exprime à la référence que *w* désigne (c'est-à-dire, lorsque l'on demande si *w* s'appartient à lui-même), on obtient que si *w* s'appartient à lui-même, il ne s'appartient pas à lui-même et inversement, ce qui est évidemment contradictoire⁴². Le signe «*w*» est ainsi le signe d'un sens dont la référence, lorsqu'elle est prise comme référence de son propre sens, fait défaut. Non pas que *w* ait un sens pour lequel il se trouve qu'il n'y a pas de référence, comme dans les cas des concepts scientifiques erronés (telle la suite qui converge le moins rapidement), ou des fictions artistiques (tel le personnage d'Ulysse)⁴³. Le caractère problématique de cette référence n'est pas empirique ou contingent, il n'est pas *de fait* mais *de droit*. Il tient au fonctionnement général du système formel ainsi organisé.

La suite de l'histoire est connue: la théorie de types conçue par Russell établit une hiérarchie sémiotique qui interdit la possibilité pour un sens de se définir en fonction de sa propre référence. On verra dès lors s'étaler

41 Voir CARNAP, Rudolf, *Meaning and Necessity*, Chicago, University of Chicago, 1948, p. 129-132.

42 Formellement: $w = \{x \mid \neg(x \in x)\}$, alors $y \in w \Leftrightarrow \neg(y \in y)$, d'où $w \in w \Leftrightarrow \neg(w \in w)$.

43 Pour ces exemples, voir FREGE, *Écrits logiques et philosophiques*, op. cit., p. 104 et 108.

toute une série de niveaux, d'ordre de plus en plus élevé, dans lesquels les sens seront distribués, chaque sens ne pouvant être défini qu'en prenant comme référence des sens ou des objets d'ordre ou type strictement inférieur. Enfin, Gödel arrivera pourtant à contourner ces contrôles au moyen de nouvelles techniques d'autoréférence, établissant une correspondance entre des expressions logiques et des expressions arithmétiques qui sanctionnera l'existence d'expressions paradoxales dans tout système formel suffisamment expressif.

Si Deleuze s'intéresse à ces instances ou fonctionnements paradoxaux des systèmes logiques contemporains au moment de leur constitution, ce n'est pas (ou pas seulement) par simple perversité. On aura remarqué que ces expressions comportent toutes un aspect autoréférentiel, en fonction duquel la différence entre ce dont elles parlent (leur référence) et ce qu'elles en disent (leur sens) s'efface subitement⁴⁴. De cela résulte une mise en suspens du bon ordre bijectif que le domaine du sens avait pour tâche d'assurer, puisqu'il y aura toujours un sens bien déterminé auquel aucune référence ne peut correspondre. Or cet effacement de la frontière qui sépare sens et référence et cette autoréférentialité qui fait qu'une expression dise le sens de ce qu'elle dit sont précisément, comme nous l'avons vu, *les conditions du discours ontologique tel qu'il était défini dans le contexte de la philosophie idéaliste allemande au moment de la naissance du projet deleuzien d'une logique du sens*. Puisqu'une logique du sens est appelée à se substituer à une métaphysique de l'essence, le sens tel qu'il se donne dans un discours ontologique constitue l'une de ses préoccupations majeures. Dès lors, la délimitation d'un tel sens dans le cadre d'un système formel suppose un pas décisif dans le développement d'une logique du sens. Il s'ensuit que les conséquences contradictoires qui en découlent pour le système formel en question ne sauraient être une raison pour le proscrire du domaine logique⁴⁵. Bien au contraire, si une philosophie

44 Ces paradoxes partagent, en effet, une même structure formelle, consistant à former une fonction $h(x) := g(f(x,x))$ à partir des fonctions $g(z)$ et $f(x,y)$. Dès lors, il s'agit d'arriver à mettre h sous la forme $h(x) = f(x,a)$ pour obtenir $h(a) = f(a,a) = g(f(a,a))$, (voir GIRARD, Jean-Yves, *Le point aveugle*, vol. I, Paris, Hermann, 2006, p. 18-19). On remarque alors que l'instance d'autoréférentialité est double : une fois lorsque x est rapporté à x par f dans la définition de h ; une autre lorsque h est mis sous forme $f(x,a)$, et que l'on évalue x en a . Le résultat final, de la forme $g(b) = b$, exprime la confusion entre ce qui est ici appelé sens et référence.

45 *Logique du sens*, p. 92 : « On ne se débarrasse pas des paradoxes en disant qu'ils

est à fonder à partir d'une pensée logique, c'est à la capacité de rendre compte de ces phénomènes limites du sens qu'une telle logique devrait être mesurée. Quitte à diviser à nouveau le domaine du sens pour isoler ce qui y relève de la simple signification conceptuelle, pour en détacher une dimension d'expression pure du sens. Quitte à être forcés de construire, pour la détermination de cette dimension, des formalités nouvelles.

C'est ainsi que Deleuze intervient en philosophe dans l'histoire de la logique, pour signaler ce qui dans la logique exige d'être philosophiquement pensé. Et pour assumer le défi, par l'ouverture de pistes à partir de ses subtiles intuitions. Car loin de se contenter de la construction du problème d'une logique du sens, Deleuze semble proposer une série de principes qui devraient guider son développement.

Le premier de ces principes est la *sérialité*, qui ressort du premier des fonctionnements mentionnés concernant le risque d'identification entre sens et référence. Car le fait que le sens d'un terme puisse être pris comme référence d'un autre, qui aura lui-même un sens, qui pourra être pris à son tour comme référence d'un troisième, à l'infini, entraîne les termes logiques à s'organiser sous la forme de séries⁴⁶. Or une telle sérialité semble abandonner la distinction fondamentale entre sens et référence, au nom d'une organisation hiérarchique de référentialité⁴⁷. Deleuze cherche donc à restituer cette différence entre la dimension du sens et celle de la référence ou désignation, en considérant «non plus la simple succession des noms, mais ce qui alterne dans cette succession»⁴⁸, autrement dit, le fait qu'un nom ou terme est pris alternativement comme sens et comme référence.

sont dignes de Lewis Carroll plus que des *Principia Mathematica*. [...] On ne s'en débarrasse pas en disant que le barbier du régiment n'existe pas, pas plus que l'ensemble anormal. Car en revanche ils insistent dans le langage, et tout le problème est de savoir si le langage lui-même pourrait fonctionner sans faire insister de telles entités. On ne dira pas non plus que les paradoxes donnent une fausse image de la pensée, invraisemblable et inutilement compliquée. Il faudrait être trop "simple" pour croire que la pensée est un acte simple, clair à lui-même, qui ne met pas en jeu toutes les puissances de l'inconscient, et du non-sens dans l'inconscient. [...] On n'invoquera pas enfin le caractère contradictoire des entités insufflées, on ne dira pas que le barbier ne peut pas appartenir au régiment, etc. La force des paradoxes réside en ceci, qu'ils ne sont pas contradictoires, mais nous font assister à la genèse de la contradiction.»

46 Voir *ibid.*, sixième série, «sur la mise en séries».

47 De fait, Russell rejette la distinction frégréenne entre sens et référence, au même moment où il prépare sa théorie des types. Voir RUSSELL, Bertrand, «On Denoting», *Mind*, vol. 14, n° 56, octobre 1905, p. 479-493.

48 *Logique du sens*, p. 50.

La série de termes se voit dès lors prendre la forme d'une double série, à savoir la série de sens et la série de références, dont il s'agirait d'assurer la correspondance (puisque à chaque sens déterminé doit correspondre une référence déterminée). Dire que les sens, tout comme les références, s'organisent en série veut dire avant tout que leurs ensembles respectifs ne sont pas des simples réunions d'éléments, mais des ensembles *structurés*. Autrement dit, qu'il y a une loi qui rapporte chaque terme de la série à tous les autres, et que son être en tant que sens (ou que référence) se trouve entièrement déterminé par ce rapport. Un sens (non moins qu'une référence) ne peut pas dès lors se concevoir de manière isolée, puisque ce qu'il *est* dépend de façon essentielle de l'ensemble de rapports qu'il maintient avec tous les autres sens (ou références respectivement). Il en découle que le renvoi entre sens et références ne saurait se comprendre en fonction des renvois particuliers, terme à terme, mais doit être envisagé comme la correspondance entre les lois structurant les séries respectives⁴⁹.

Le deuxième principe dérive d'une appropriation du second cas de confusion entre les dimensions du sens et de la référence, sous la forme d'un *élément paradoxal*⁵⁰. Car si le fait pour un terme de prendre sa propre référence pour la détermination de son sens rend l'attribution d'une référence pour ce terme essentiellement problématique, cela n'empêche pas ce terme d'avoir un sens bien déterminé. Incarnant ce qui du sens semble le plus irréductible à la référence, une logique du sens ne saurait écarter un tel terme, dont l'existence est d'ailleurs nécessaire dans tout système formel suffisamment expressif. Au contraire, c'est en donnant à ce terme une place privilégiée qu'une logique du sens peut espérer localiser, décrire

49 Les termes de chaque série ainsi engendrée diffèrent par le type. Mais Deleuze affirme que dans une série les termes appartiennent au même type. Le texte est, d'ailleurs, assez confus : « Toute série unique, dont les termes homogènes se distinguent seulement par le type ou le degré, subsume nécessairement deux séries hétérogènes, chaque série constituée par des termes de même type ou degré, mais qui diffèrent en nature de ceux de l'autre série (bien sûr, ils peuvent aussi en différer par degré). La forme sérielle est donc essentiellement multisérielle » (*Logique du sens*, p. 50). Deleuze semble suggérer ainsi l'existence de séries, « perpendiculaires » en quelque sorte à la double série de base, au niveau de chaque type, tant du côté du sens que de la référence. Mais on ne voit pas ici comment elles seraient *logiquement* engendrées. Pour des aspects liés à la sérialité ou détermination sérielle à l'intérieur d'un même type, sans avoir nécessairement un rapport direct avec ces questions logiques, voir MANIGLIER, Patrice, *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Léo Scheer, 2006, II^e partie, chap. 2 : « Linguistique sérielle ».

50 Voir *Logique du sens*, sixième et onzième séries.

et expliquer des fonctionnements inhérents à la dimension expressive, d'autant plus que, comme il vient d'être dit, ce terme maintient des rapports structuraux avec tous les autres. De tels termes ont un fonctionnement paradoxal pour la conceptualité (ou la «signification» dans les termes de Deleuze), qui est double. D'un côté, ils brouillent les limites qui devaient être gardées entre sens et référence, car ils définissent leur sens à partir de leurs propres références. C'est pourquoi Deleuze dit que c'est dans de tels termes que les séries «convergent»⁵¹: le sens exprimé étant défini par la référence désignée par ce même sens, le terme en question n'arrive pas à assurer la distinction sens-référence, et les séries respectives se voient confluer en ce point, comme lorsqu'un chariot passe par la bouche. L'existence de ces termes devient alors l'occasion d'analyser des phénomènes sémiotiques souvent négligés ou ouvertement méprisés par les différentes théories du sens, comme les mots ésotériques ou les mots-valises, ce qui donne une intelligibilité nouvelle tant à ces morceaux de langue qu'aux mécanismes de la langue en général⁵².

Mais d'autre part, ces termes autoréférentiels peuvent être paradoxaux, car, comme on l'a vu, dans certains cas leur référence peut faire irrémédiablement défaut. Ils introduisent ainsi un décalage essentiel entre les deux séries, en sanctionnant l'excès de la série des sens sur la série des références, puisque celle-là aura toujours un élément auquel aucun élément de celle-ci ne pourra correspondre. Cet excès définitif d'une série sur l'autre, que Deleuze appelle *divergence* ou *hétérogénéité*, constitue un nouveau principe pour la constitution d'une logique du sens⁵³. Il en constitue un principe fondamental, car il prescrit l'impossibilité d'une clôture bijective entre les signes et les références. C'est précisément par cette disparité que la dualité des séries est assurée et devient constatable, puisque sans un point d'excès formellement déterminable, une série pourrait toujours être rabattue terme à terme sur une autre perdant ainsi sa distinction. C'est aussi par ce décalage que le domaine du sens prend son indépendance à l'égard de la fonction de simple médiateur chargé d'assurer les renvois entre signes et références, et se constitue en dimension autonome. L'existence de ce terme paradoxal ne destitue pas pour autant la nécessité d'une application bijective entre les références et

51 Les analogies possibles avec la notion mathématique de convergence (ou de divergence) de séries doivent être ici évitées, ce que Deleuze ne fait d'ailleurs pas toujours.

52 Voir *Logique du sens*, septième série, «des mots ésotériques».

53 Voir *ibid.*, quatrième et sixième séries.

les signes, *modulo* l'identité portant sur les sens, puisqu'aucun système sémiotique ne pourrait fonctionner comme tel sans une loi de correspondance. C'est d'ailleurs ce qui donne à ce terme son caractère paradoxal, car toute correspondance entre un signe et sa référence doit présupposer la correspondance complète des deux séries, et donc, l'appartenance effective de la référence problématique, voire impossible, de ce terme à la série des références. Toujours présupposée, cette référence ne sera pourtant jamais actualisable; elle demeurera une «case vide». La correspondance des termes entre séries étant donc toujours exigée, ce que cet élément paradoxal prescrit, en revanche, c'est l'impossibilité de sa juridiction *globale*. Étant donné la non-correspondance globale des séries, les correspondances terme à terme ne pourront être établies que *localement*. Dès lors, deux tâches délicates se définissent pour une logique du sens: celle, d'abord, de saisir les protocoles formels de correspondance locale en jeu dans chaque domaine sémiotique donné; celle, ensuite, de découvrir les règles formelles de raccordement entre les différentes configurations sémiotiques locales, à partir desquelles une globalité devient capable de se constituer.

Enfin, Deleuze semble suggérer un nouveau principe, dont les mécanismes sont moins clairs, mais qu'à la lumière du contexte frégeén que nous avons mis en avant, nous pourrions essayer de comprendre de la manière suivante. À supposer que l'ensemble de références soit infini⁵⁴, et dénombrable dans le cas le plus simple (c'est-à-dire, que ses éléments soient numériquement distincts), l'excès dans lequel se trouve par rapport à lui l'ensemble de sens implique, en raison de la forme par laquelle cet excès est établi, la puissance ou cardinalité strictement supérieure de l'ensemble de sens sur celui de références. On sait que le caractère extensionnel par lequel Frege détermine les propriétés de la fonction propositionnelle fait que l'ensemble de sens que celle-ci articule soit équivalent à l'ensemble de parties de l'ensemble de références. On sait aussi que le paradoxe de Russell profite de ce fait pour mobiliser l'argument diagonal qui est à la base du théorème de Cantor⁵⁵. Si bien que l'ensemble des sens déterminables au moyen des instruments formels du système

54 L'infinité d'individus est établie par un axiome dans le deuxième volume des *Principia Mathematica*. Voir WHITEHEAD, Alfred North et RUSSELL, Bertrand, *Principia Mathematica*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1927, § 125.

55 Sur tout ceci, voir RUSSELL, Bertrand, *Principles of Mathematics*, Abingdon, Routledge, 2010, p. 368-374, et DE ROUILHAN, Philippe, *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996, p. 24 sq.

frégéen se voit attribuer la puissance du continu. Dès lors, le domaine du sens étant structuré sous la forme de la continuité, un problème se pose au niveau de l'individuation de ses éléments ou de la délimitation de ses unités, cette délimitation ne pouvant plus prendre la forme simple correspondant aux éléments numériquement distincts, capable d'être déterminée toujours au moyen de la différence contradictoire (A et non-A). Une telle individuation est pourtant nécessaire pour pouvoir établir des correspondances entre les deux ensembles. L'intuition deleuzienne serait alors que le modèle de cette individuation, en tant qu'établissement de différences formelles non numériques n'ayant pas à aller jusqu'à la contradiction, est à prendre de quelques méthodes formelles de l'Analyse mathématique classique, comme ceux, par exemple, qui permettent de définir l'identité d'un nombre réel. Ainsi, ce que Deleuze semble viser derrière le concept de *singularité*, qui vient nommer le nouveau statut des éléments fonctionnant à la base de l'individuation des unités de sens, ce serait quelque chose d'analogue à la notion de *limite* de l'analyse mathématique classique⁵⁶. D'où l'intérêt constant de Deleuze à cette époque pour le fonctionnement sémiotique du calcul différentiel, non moins que pour les aspects topologiques qui s'y rattachent, pour penser un double procès de détermination d'éléments ou unités (*différentiation/différenciation*)⁵⁷. Il en découlerait pour une logique du sens l'impossibilité de se limiter aux instruments formels strictement arithmétiques ou combinatoires pour l'établissement de ses éléments et propriétés essentiels.

Détermination sérielle des termes logiques, identification des instances paradoxales, dualité ou hétérogénéité irréductible des lois régissant tout système sémiotique, prescrivant le caractère local de toute configuration de sens, méthode différentielle ou topologique d'identification ou établissement des singularités en tant qu'unités de sens... Voilà les déterminations que trouve, une fois développé, le projet d'une logique du sens que Deleuze avait si tôt su fixer comme tâche pour la philosophie. Voilà les

56 En effet, Deleuze semble confondre parfois les propriétés des concepts mathématiques de limite et de singularité (les singularités étant en réalité associées aux cas où la limite ne peut pas être déterminée). Toujours est-il que l'identification de singularités est un aspect de la détermination de limites. Pour la notion de singularité dans *Logique du sens*, voir les huitième et neuvième séries.

57 Voir, par exemple, *ibid.*, p. 65, 69, 102, 127.

catadioptrés que la philosophie deleuzienne aurait à disposer⁵⁸, de façon ouverte mais consistante, dans le territoire d'une logique aspirant à supporter le poids de la philosophie.

On ne s'étonnera pas si parmi ces éléments nous n'avons pas fait figurer ceux que, vers la fin de son ouvrage, Deleuze emprunte aux théories psychanalytiques pour essayer de rendre compte des profondeurs où auraient leur demeure les principes de la genèse de la surface logique. De ces théories et de ces profondeurs, Deleuze s'est occupé lui-même de faire la critique⁵⁹. On ne s'étonnera pas non plus si ces éléments rassemblés par Deleuze reprennent des formulations évoquées et même développées dans d'autres contextes en apparence hétérogènes. Comme il a été dit, les diverses tâches de la philosophie deleuzienne sont comme les multiples faces d'un même prisme, et leur spécificité réside dans le mode particulier d'arranger l'ensemble ouvert d'idées en fonction de problèmes singuliers à chaque fois. Après tout ce cheminement, on pourrait alors se demander en quoi consiste la singularité du problème fondamental qui, dans l'œuvre de Deleuze, dispose les idées d'une manière qui voudrait s'appeler *logique*.

La réponse saute aux yeux lorsque l'on découvre ce même arrangement d'idées attribué par Deleuze de manière surprenante, non pas à son propre projet logique, *mais au structuralisme*. En effet, non seulement dans la huitième série, «de la structure», Deleuze se sert de ces principes généraux de la logique du sens pour «déterminer certaines conditions minima d'une *structure* en général»⁶⁰, mais plus incontestablement, ces principes répètent terme à terme les «critères formels» qu'il a dressés pour la reconnaissance du structuralisme dans le beau texte «À quoi

58 GIRARD, *Le point aveugle*, op. cit., p. 2: En logique, «[...] le rôle de la philosophie est d'éclairer le chemin. Ainsi trouve-t-on chez Kant, Hegel, Wittgenstein des intuitions extraordinaires et irremplaçables. Mais qui ne prennent guère sens qu'*a posteriori*: plutôt qu'un phare, la philosophie est un *catadioptré*. Faute de tranchant technique, elle se révèle, en effet, incapable de tracer la voie.»

59 Interrogé en 1972 au sujet de *Logique du sens*, Deleuze répond: «J'ai changé. L'opposition surface-profondeur ne me soucie plus du tout» («Pensée nomade», in *L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, p. 364). Et en 1976: «Qu'est-ce qui n'allait pas dans cette *Logique du sens*? Évidemment, elle témoignait encore d'une complaisance ingénue et coupable envers la psychanalyse» («Note pour l'édition italienne de *Logique du sens*», in *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 60). Du reste, les pages en question rappellent souvent la fin de la remarque précédente de Jean-Yves Girard concernant la philosophie: «...sa posture spéculative conduit aux affligeantes "logiques" philosophiques, dont on ne sait jamais s'il leur manque une roue ou si elles en ont une de trop» (GIRARD, *Le point aveugle*, op. cit., p. 2).

60 *Logique du sens*, p. 65.

reconnait-on le structuralisme ? » Paru en 1972, ce texte est déjà écrit au début de 1968⁶¹. C'est dire qu'à la différence de ce que l'on serait tenté de croire, Deleuze n'est pas en train de forcer le structuralisme à ressembler au projet logique de sa propre philosophie, mais à l'inverse, il définit son projet logique au moyen de l'ensemble de traits qui pour lui caractérisent le structuralisme. Dès lors, ce projet s'éclaire d'une lumière nouvelle et prend toute son ampleur. Tout se passe comme si, en replaçant les enjeux structuralistes dans le contexte de l'émergence des grands projets de formalisation de la logique contemporaine, Deleuze cherchait à *réparer, sous le signe de la philosophie, le rendez-vous manqué entre le structuralisme linguistique et le formalisme logique, qui se constituent de façon parallèle vers la fin du 19^e et le début du 20^e siècle*⁶². Forçant cette rencontre qui n'a véritablement pas eu lieu, ces deux pensées pourraient reconnaître le noyau de leur problématique commune comme celui de la *formalisation du sens*, à partir duquel des critiques non moins que des emprunts mutuels engendreraient sans doute des développements inattendus. Les traditions philosophiques qui en sont respectivement issues se mettraient alors à communiquer de manière immédiate, rendant possible un échange qui ne pourrait être que profitable pour une philosophie qui continue à reconnaître dans la construction d'une logique du sens l'une de ses tâches les plus actuelles, les plus urgentes.

Comme la restitution des enjeux fondamentaux de *Logique du sens* l'a montré, la pensée structuraliste, avec ses audaces et malgré ses remords, serait en condition d'adresser à la pensée logique toute une série de questions dont la portée philosophique, loin d'être le prétexte pour le rejet candide de toute formalité, n'est que l'occasion de l'émergence résolue de possibilités formelles nouvelles. Explicitant un aspect essentiel de l'une de ces questions, qui traverse avec insistance tous les développements de l'ouvrage de 1969, l'article de 1967-68 décide de se clore sur cette dimension ontologique qu'une logique du sens deviendrait capable de mettre en relief de façon privilégiée: les *événements idéels* – c'est-à-dire,

61 En effet, Deleuze affirme dans les premières lignes du texte: «*Nous sommes en 1967*» («*À quoi reconnaît-on le structuralisme ?*», in *L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*, p. 238), et il en parle dans une lettre à Althusser datée de février 1968 (voir DOSSE, François, *Gilles Deleuze, Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2009, p. 273).

62 Ce qui explique, entre autres, que Deleuze cherche à comprendre la dimension de la signification conceptuelle comme «*langue*», devant une «*parole*» incarnée par la manifestation (*Logique du sens*, p. 25-26), ainsi qu'à déterminer la dualité de séries sous la forme de la dualité signifiant-signifié (*ibid.*, p. 51).

irréductibles à la factualité – qui modifient de l'intérieur les systèmes ou structures de sens :

Dès lors, un ensemble de problèmes complexes se pose au structuralisme, concernant les « mutations » structurales (Foucault) ou les « formes de transition » d'une structure à une autre (Althusser). C'est toujours en fonction de la case vide que les rapports différentiels sont susceptibles de nouvelles valeurs ou de variations, et les singularités, capables de distributions nouvelles, constitutives d'une autre structure. [...] Ce point de mutation définit précisément une praxis, ou plutôt le lieu même où la praxis doit s'installer. Car le structuralisme n'est pas seulement inséparable des œuvres qu'il crée, mais aussi d'une pratique par rapport aux produits qu'il interprète. Que cette pratique soit thérapeutique ou politique, elle désigne un point de révolution permanente, ou de transfert permanent.⁶³

Le rapport problématique entre logique et histoire qui déclençait énigmatiquement l'odyssée deleuzienne d'une logique du sens semble trouver ainsi les premiers balisages pour se déterminer.

Mais en retour, la pensée logique (et la pensée philosophique qui lui est typiquement associée) aurait les moyens, et même l'obligation, de dresser ses propres questions. Nous pouvons déjà en pressentir l'urgence et la difficulté : quels rapports la logique du sens est-elle capable d'entretenir avec les savoirs formels les plus stricts et techniques ? Sur quels fondements s'assoient ses prétentions et ses instruments formels ? Quelles limites à la formalisation reconnaîtront tôt ou tard ses enjeux ? Quels seront ses aspects calculatoires ? En quoi une logique du sens serait-elle déductive ? Bref, si la pensée structuraliste peut légitimement demander : dans quelle mesure la logique est-elle véritablement capable de devenir logique *du sens* ?, pas moins légitime est la question de la pensée logique qui demande : dans quelle mesure la logique du sens est-elle bien une *logique* ?

Tout un programme se dessine derrière ce rendez-vous qui peine toujours à avoir lieu. Un programme qui nécessite bien plus, peut-être, qu'un lecteur bienveillant.

63 DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme », *op. cit.*, p. 268-269.